

## Juste un petit doigt, alors...

Ce soir-là à la télé, sur la 7, Xavier Mauduit fait sa chronique sur le doigt d'honneur. Un tel geste pourrait-il avoir une histoire ? Ne dites pas que vous ne l'avez fait ? Pensé, un peu, oui... Pour dire votre mécontentement, votre mépris, insulter l'autre... hostile, en tous cas. On peut même y mettre tout le bras. Alors cette histoire... ?

Bien sûr on vous dira qu'il existe depuis, au moins l'antiquité, chez les grecs ou les romains qui l'appelaient le *digitus impudicus* (doigt insolent), mais Xavier Mauduit nous parle d'une autre origine...

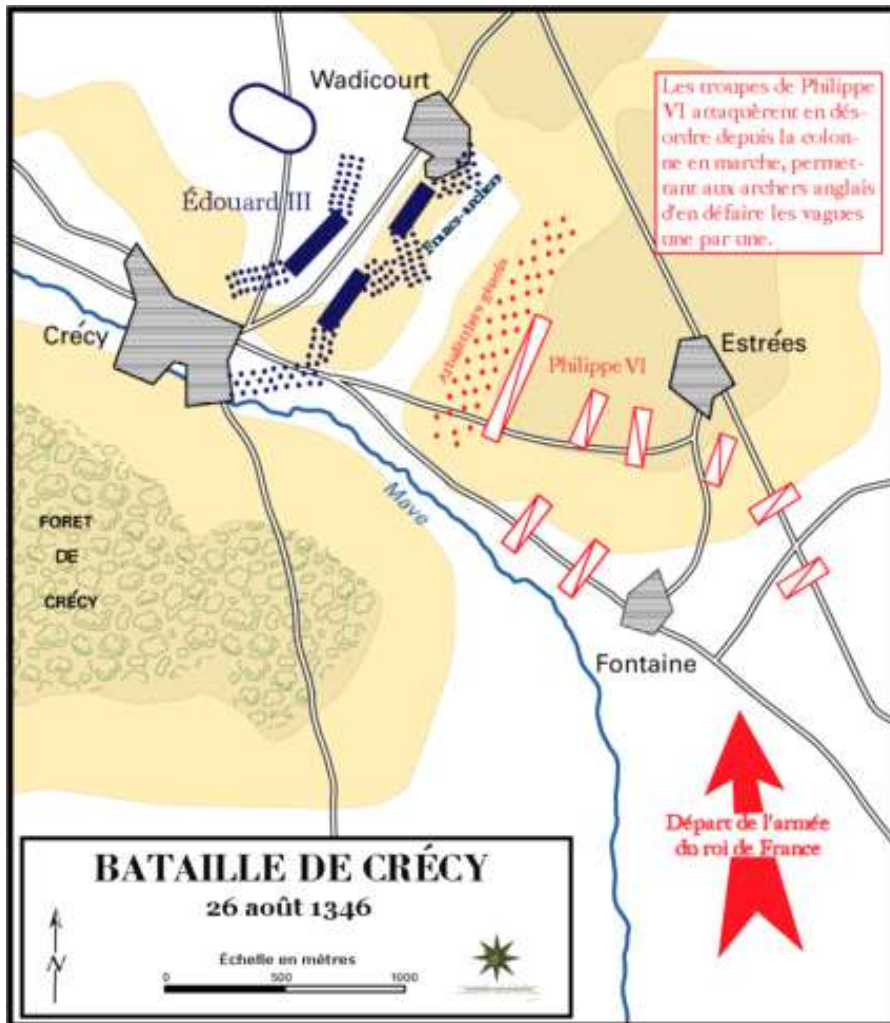
Et, oui, on en revient toujours à nos amis anglais, c'est plus facile de se disputer avec ses voisins, ils sont tout près de nous. Une célèbre dispute dura, au moins cent ans, ce fut une guerre qui ravagea tout notre pays, elle faisait suite à une guerre qui avait commencé en Bretagne. Deux héritiers se disputèrent une succession sur le trône du duché de Bretagne, on l'appela simplement la guerre de succession. Dans ce conflit entre les Monfort et les Penthièvre, les Monfort sortirent vainqueurs et Jean IV devient duc de Bretagne. Il signe un accord secret avec Edouard III, roi d'Angleterre. On entre dans la Guerre de Cent ans... (voir fiche "Marches de Bretagne n°5).

Edouard III possède la Guyenne. Mais une chose lui déplaît, c'est qu'il ne peut avoir pleine souveraineté pour ce fief. En tant que seigneur de Guyenne il doit allégeance à son suzerain, le roi de France dont il est le vassal. Il est inacceptable que ses sujets puissent faire appel au roi de France en cas de conflit avec lui. Car lui est le cousin de Philippe VI de Valois, il est le petit-fils de Philippe le Bel, mort sans descendant mâle. Ben oui, il a autant de droits que le titulaire de la couronne de France, Philippe VI. Alors il cherche la bagarre. A Westminster il lance publiquement un défi à son cousin... Les flamands sont les principaux clients des laines anglaises, ils les filent, les tissent et les commercialisent. La ville de Gand est en conflit avec le roi de France, Edouard III va à Gand et se déclare roi d'Angleterre et de France. Le conflit est inévitable, une rencontre navale aboutit à la défaite de l'Ecluse en Flandres. Il veut débarquer sur le continent en France. Cela tombe bien le roi de France a condamné à l'exil un seigneur normand, Geoffroy d'Harcourt qui se réfugie en Angleterre. Edouard débarque donc en Cotentin. Avec 1200 navires il débarque à Saint-Vaast-la-Hougue, s'empare de la Normandie, qui cède et lui procure un butin considérable. Il essaie de passer la Seine à Rouen, mais cette ville lui résiste, il passe tout de même à Poissy le 15 août 1346. Mais il ne veut pas affronter de front le roi de France, il doit alors passer la Somme. Les villes de cette région sont bien défendues et le roi de France est à Amiens et veut le prendre en tenaille. Edouard III réussit à passer la Somme entre Abbeville et la mer, au prix tout de même d'une bataille au gué de Blanquetaque. Il rejoint Catherine d'Artois, monte au nord vers Rue qu'il

pille, à sa gauche, les marais de l'Authie, il bifurque sur la droite pour contourner la forêt de Crécy par le sud pour rejoindre Montreuil. Il sait que l'armée française est à Abbeville. Mais là, il sait qu'il va devoir livrer bataille, mais il a beaucoup moins de troupes que les Français. Il s'installe sur les hauteurs de Crécy-en-Ponthieu et attend le roi de France...

Lors de batailles précédentes déjà, entre autres la bataille pour la Guyenne, les Français avaient eu affaire aux archers anglais, ou plutôt, les archers gallois avec leur arc long en if. Forts de ces revers, dès que les Français capturaient un maudit Anglais, ils lui coupaient l'index, avec lequel ils décochaient leurs flèches. C'est pourquoi les troupes françaises sont accueillies par des archers ennemis qui leur tendent un doigt vengeur, menaçant, le DOIGT d'HONNEUR, qui leur montre qu'ils peuvent encore tirer sur eux et faire bien des trous dans leurs corps et leurs armures...

Philippe VI de Valois sort d'Abbeville avec une armée de 20 000 cavaliers et plus de 100 000 fantassins, dont 6000 mercenaires génois ou espagnols dirigés par Carlo Grimaldi et Antonio Doria. Ces mercenaires sont d'habiles arbalétriers. L'arbalète a une puissance effrayante pour l'époque mais met un certain temps à être armée... Dans ses chevaliers, Philippe de Valois a son "ost" et ses alliés, dont Jean 1er de Luxembourg, qui est aveugle et roi de Bohême, Charles IV roi de des Romains, Charles II de Valois, duc d'Alençon, frère du roi...



Quand Philippe VI de Valois arrive en bas du plateau, dans les petites vallées de Crécy, un orage éclate, et rend le terrain glissant. Les Français découvrent l'armée anglaise protégée, en première ligne par une rangée de pieux acérés où viendront s'empaler les charges des chevaliers français. Les chevaliers anglais sont en arrière prêts à contre-attaquer. Nous l'avons dit, l'armée française est bien plus nombreuse: devant, sont les arbalétriers génois et deux lignes de chevaliers, les autres troupes, à pied, sont sur le côté et à l'arrière.

Le 26 août donc, le roi de France arrive sur cette terre trempée dans une vallée, en dessous des troupes anglaises. Son armée est encore en désordre, des soldats surexcités, l'orage éclate, les soldats se précipitent vers les hauteurs de la colline. Le roi n'arrive pas à se faire obéir et reporter la bataille au lendemain. Même si les premiers rangs obéissent et s'arrêtent, les seconds rangs s'excitent, crient, accélèrent pour être les premiers, c'est la folie générale. Même le roi est pris dans la furie, "Je vois mon ennemi, et, par mon âme, je veux l'affronter". Les arbalétriers sont en première ligne, mais leurs armes ont des cordes en cheveux (Hé, oui, c'est du naturel !), mais la pluie les a mouillées et elles ont moins de puissance. Les archers anglais ont des cordes en chanvre et ont évité qu'elles soient mouillées. Les arbalétriers tirent donc un peu mou et mettent du temps à recharger, ils ne tirent qu'à une cadence de 4 coups par minute alors que les archers tirent des salves de flèches, 6 à 12 par minute, guidés par un guetteur situé plus haut qu'eux, nous avons dit qu'ils étaient plus haut que les français. Il faut dire que les arbalétriers ne peuvent tirer et, en même temps se protéger derrière un bouclier, ils reçoivent donc les flèches anglaises. (Je

passer sur les bombardes, les premiers petits canons qui sont contestés, elles feraient beaucoup de bruit, effrayant les chevaux, mais pas plus...) Les arbalétriers génois recevant la pluie et les flèches anglaises s'enfuient en arrière, le roi de France, croyant à une trahison, ordonne à ses chevaliers de charger et de les tuer. Les chevaliers ne se font pas prier, ils poursuivent les Génois jusque dans les lignes anglaises, se font tuer de flèches et s'empalent sur les pieux disposés à cet effet. Charges inefficaces, confusion, personne ne commande bientôt plus !



Cependant, au petit jour, le duc d'Alençon, le frère du roi, dirige une contre-attaque, atteint les archers gallois et, au corps à corps réussit à les massacrer. Les archers reculent en désordre. Mais les Anglais serrent les rangs, les renforts arrivent, le duc d'Alençon a alors devant lui des troupes fraîches et des chevaliers anglais. Les chevaliers du roi de France, lourds de leurs armures, percés de flèches, fatigués, étouffés par la chaleur qui pointe, tombent à terre successivement, massacrés par leurs ennemis supérieurs en force et en nombre. Le duc d'Alençon est même tué sous son cheval...



Le roi de France est blessé par une flèche, il est persuadé de quitter le champ de bataille. Celui-ci est jonché d'arbalétriers tués, on ne sait par qui, de chevaux blessés et de chevaliers saignant sous leurs armures ou morts, bientôt dépouillés. Le roi se replie avec une petite escorte et demande asile au château de Labroye, au nord-est. blessé au visage, ensanglanté, il appelle: "Ouvrez ! c'est l'infortuné roi de France". Je vous propose une belle description de cette bataille:

*Le roi nous a tous assemblés en haut d'une colline, arrangés en forme de boeuf,. Son fils était la tête, le roi occupait le milieu du corps et Thomas de Durham, l'évêque, la queue. Les cornes du boeuf, c'était des milliers d'archers ordonnés deux à deux, ces rangées doubles se rejoignant au bout en pointes acérées, de sorte que si la chevalerie de France devait assaillir notre ost par le flanc, elle souffrirait tous les traits décochés d'un côté de la corne, mais s'ils nous attaquaient de front, ils tomberaient entre nos cornes et on les criblerait d'un côté l'autre. Afin que la tête de son ost résiste bien aux coups des Français, le roi a ordonné aux charretiers d'arrimer leurs chariots tout autour avec des chaînes, pour former une haie avec seulement une ouverture étroite au-devant, et des archers perchés sur chacun des chariots.*

*Il a plu dans l'après-midi, mais on a su garder bien sèches les cordes de nos arcs. Quand les Français ont été prêts à combattre, le soleil brillait. Dans son chemin vers l'ouest, il réchauffait nos dos et aveuglait les Français, qui devaient venir à nous la lumière dans les yeux. Cette lumière nous revenait, miroitée par les armures et les lances des Français. Ils étaient tant et tant, leurs armes si brillantes qu'à les mirer, c'était comme un ru d'argent qui coulait du flanc de la colline jusqu'au fond de la vallée, et dans cette rivière d'argent flottait comme des émaux les bannières des seigneurs de France, les quatre lions de Jean de Bohême, qu'un mauvais médecin avait rendu aveugle, la bande argentée sur fond bleu de la Maison de Blois, le fretté rouge sur fond argenté de la grande Maison de Soyécourt, la bannière de*

*l'ancienne Maison de Coucy figurant une fourrure d'escureul, et le lion noir sur fond d'or de Louis de Nevers, dont nul homme n'aurait pu arpenter les terres, même en une semaine. Le roi Edouard a chevauché parmi nos rangs avant la bataille, pour nous aiguillonner, et sur son passage des "Edouard et Saint Georges!" rugissaient comme des vagues marines frappant la falaise brisée.*

*Au petit soir, les Français nous ont envoyé les arbalétriers qu'on avait dépêchés de Gênes, mais les Génois ont décoché trop vite et leurs carreaux sont tombés court. Nos artilleurs ont flambé la poudre des bombardes, et tout le monde a dit qu'ils tonnaient en orage, mais le tonnerre ne s'oit qu'à travers les oreilles, alors que ce soir là, ce sont les os brisés des hommes qui leur ont fait ouïr nos canons. Au craquement des bombardes, nous autres archers, on a commencé à tirer. On était des mille et des mille et tous savaient poigner la flèche et l'encocher, prendre cible, décocher et tomber le bras dans le temps qu'il faut pour le dire. Les Italiens étaient cachés sous la nuée de traits. Ils sont tombés et leurs corps ont perdu toute forme, cloutés dans d'étranges postures, noircis de fûts en bois et de pennes d'oies. Ceux qui n'étaient pas occis ont déguerpi et les chevaliers de France les ont équarris au passage, eux, leurs propres soudards...*

*La chevalerie de France s'est mise en branle. On oyait les sabots de dix mille destriers qui battaient le sol, les cris des chevaliers français et leurs coups de trompettes. L'herbe des collines s'est tapissée du bleu et or de leurs cottes d'armes et de l'argenté de leurs lances. L'intervalle d'un moment, on a cru être plantés là comme le cerf dans un cul de sac à attendre la chasse venue nous égorger. Le monde n'avait jamais vu pareille chasse, des hommes en armes et à cheval sur un mille de large et de long. Tous les seigneurs de France esbaudis et assoiffés de sang, ceux du premier rang poignant déjà l'arçon, lances baissées, et ceux du dernier rang si éloignés derrière qu'ils continuaient de rire et contaient leurs histoires, essuyaient le vin sur leurs lèvres, priaient leurs serviteurs de veiller sur les chiens...Leurs mains délicates qui, deux jours en arrière, caressaient encore la panse blanche de leurs dames, se gantaient maintenant d'une cotte de mailles et lissaient le carapaçon de soie des destriers...*

*Même un roi qui gagne ses batailles a besoin qu'on les chante, et pas seulement qu'on chante sa victoire mais la manière surtout dont il l'a remportée de sorte que les gens, à tout jamais, s'en ressouviennent. Que trois fiers destriers sous lui furent massacrés, qu'il ferraila à coups de hache tel un vilain, ou bien qu'il combattit sans haume pour que tous voient de loin sa chevelure d'or. La chevalerie de France s'est trouvée sous notre pluie de flèches et a commencé à tomber. Après le sifflement des fûts et de leurs plumes dans les airs, les archers ont ouï soudain un bruit pareil à la grêle tandis que des milliers et des milliers de pointes se fichaient dans les harnois d'acier des chevaliers de France. Les plus avancés d'eux se disposaient en rangs bien droits pour aborder nos rangs et mieux les enfoncer, mais à peine un rang se formait qu'il était rompu par la chute des hommes et des chevaux...les hommes ne savaient plus où était leur chemin, les montures trébuchaient et les jetaient à terre dans la*

*fange, ceux qui voulaient chasser encore allaient d'un côté, ceux qui cherchaient refuge d'un autre, chacun foulait ses serviteurs sous les sabots de son cheval et la colère montait, et pendant tout ce temps l'averse ne cessait de s'abattre. Il en allait de même à Crécy, avec des flèches en fait de pluie et le sang pour tremper harnachements et habits...*

*Dans "Vers Calais en temps ordinaire" de James Meek chez Métaillié, 2021.*

Reste sur le champ quelques héroïques chevaliers, le roi de Bohême, Jean 1er de Luxembourg, charge avec son cheval tiré par la bride, ridicule ou brave ? C'est la défaite de la chevalerie française, la fin de la guerre courtoise. Edouard III peut alors remonter vers le nord, vers Calais, assiège la ville, ce fut un long siège. Le 3 ou 4 août 1347, après une résistance héroïque, six bourgeois de Calais, conduits par Eustache de Saint Pierre, se livrent en otages au roi Edouard III d'Angleterre. C'est un rituel de capitulation, d'amende honorable, de pénitence publique et d'humiliation couramment pratiquée au Moyen-Âge après un siège. On n'en garde qu'une célèbre statue, la statue créée par Auguste Rodin en 1880. En 1349, les habitants sont presque tous fauchés par la peste noire. Repeuplée par les anglais, Calais sera une importante place-forte anglaise pendant la Guerre de Cent Ans.

Voilà, quand on vous tendra un doigt pour vous dire bien de mauvaises choses, pensez à ces anglais nos meilleurs amis-ennemis (leur première ministre ne le sait pas encore...), et ne pensent qu'à nous décocher leurs flèches.

Pierre Dheilly le 09-09-2022